

du commerce des livres d'occasion, il était alors âgé et il jouissait de la vie dans une aisance relative. Il paraît évident que la vie au milieu des vieux livres poudreux et souvent maculés, n'est pas préjudiciable à la santé ; car M. Bradburn a atteint le cinq avril 1895, sa quatre-vingt-dixième année, et M. C.-S. Francis, avec qui nous aurons l'occasion de lier connaissance plus loin, est mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On peut donc, en dépit de tous les microbes et les bacilles que l'on prétend trouver dans les vieux livres, devenir octogénaire et même nonagénaire, et demeurer bibliophile, bibliomane ou bouquiniste. Je me suis permis cette digression pour rassurer les trop crédules lecteurs, que les prétendues découvertes de la science auraient pu détourner d'une passion que je me ferai toujours un devoir sacré d'encourager toutes les fois que j'en aurai l'occasion : je veux parler de la bibliophilie et surtout de la bibliophilie canadienne.

Un des proches voisins de M. Bradburn, M. John Pyne, n'a pas eu autant de succès ; et, après avoir vivoté pendant quelque temps, il est allé s'asseoir sur un rond de cuir municipal, dans le bureau d'enregistrement, où il demeura jusqu'à sa mort arrivée en 1894.

Un autre endroit qui était le rendez-vous de prédilection des antiquaires et des amateurs de la littérature de la guerre de sécession, c'était l'échoppe de T.-H. Morrell, située entre les rues Fulton et Ann, sur la rue Nassau. Sa manie consistait surtout à préparer des ouvrages avec des illustrations à part, et il apportait à ce travail une érudition consommée. Il connaissait sur le bout de son doigt les portraits et gravures les plus rares, les mieux faits, et il ne manquait pas d'en insérer autant que possible dans les livres qu'il préparait ainsi. Il faisait quelquefois réparer ses gravures par un dessinateur, et il confiait les soins de la toilette de ses volumes ainsi illustrés au relieur artistique bien connu, William Matthews.